

Enfin , le 19 , on laissa tomber l'ancre dans la rade de Cronstadt. Le voyage avait duré trois ans et douze jours , et pendant tout ce temps la *Nadiejeda* n'avait pas perdu un seul homme.

---

## VOYAGE

### DE LISIANSKY

AUTOUR DU MONDE. (1803 A 1806.)

---

LORSQUE le plan de l'expédition du capitaine Krusenstern fut arrêté , la *Néva*, un des deux vaisseaux qui en faisaient partie , fut désignée pour aller à Cadiak et à la côte nord-ouest d'Amérique. Partie le 7 août de Cronstadt avec la *Nadiejeda*, elle navigua de conserve avec elle jusqu'au 24 mars 1804, qu'après être entrées dans le grand Océan, elle en fut séparée par un temps fort épais. Le capitaine Lisiansky fit tout ce qu'il put pour apercevoir de nouveau la *Nadiejeda*. Reconnaisant l'inutilité de ses efforts , il continua sa route, se dirigeant sur l'île de Pâques. Il en eut connaissance le 16 avril à trente milles de distance. De nombreuses volées de petites mouettes grises en avaient annoncé l'approche.

Le lendemain on était à peu de distance de sa pointe méridionale , reconnaissable à deux grands

rochers dont l'un ressemble si fort à un navire sous voile, que plusieurs personnes de l'équipage le prirent, au premier coup-d'œil pour la *Nadiejeda*.

« La côte orientale de l'île de Pâques, dit M. Liansky, est très-agréable par sa belle verdure, plusieurs parties paraissent être plantées en bananiers. Vers le milieu on découvrait deux statues en pierre noire, voisines l'une de l'autre; la côte méridionale est raboteuse et escarpée; on croit voir des rochers de schiste ou de calcaire disposés en couches horizontales; le sommet est couvert d'herbe.

« Après avoir doublé la pointe méridionale, je me dirigeai vers la côte occidentale; n'étant plus qu'à la distance de trois milles, je reconnus la baie de Cook, sur le rivage de laquelle le ressac était très-fort. On observait à peu de distance de la plage, les quatre statues décrites par La Pérouse.

« J'avais d'abord eu le projet de mouiller dans la baie de Cook; mais étant incertain, je craignis les vents d'ouest qui l'auraient rendue peu sûre. Toutefois je me décidai à rester quelques jours dans le voisinage de l'île, parce que j'espérais que la *Nadiejeda* nous y rejoindrait. Je revins donc le 18 à la côte est. Le milieu en est beaucoup plus bas que les deux extrémités. Quelques cabanes sont dispersées parmi les bananiers qui ne sont pas nombreux. Nous nous tenions si

près de la côte, que nous apercevions distinctement les naturels, suivant sur le rivage la marche du vaisseau. Ils étaient d'une couleur cuivrée foncée et absolument nus. Cette fois nous vîmes cinq monumens. Le premier qui consistait en quatre statues, se présenta à nos regards aussitôt que nous eûmes doublé la pointe sud de l'île. Le second en avait trois; le troisième était celui que nous avions remarqué la veille; le quatrième et le cinquième s'élevaient à peu de distance de la pointe orientale. Le voisinage de ces deux derniers paraissait contenir un plus grand nombre de maisons, et semblait mieux cultivé que les autres cantons. On observa aussi de nombreux tas de pierres dont le sommet était couvert de quelque chose de blanc; je ne pus former aucune conjecture satisfaisante sur ce que c'était.

« Quoique le vent soufflât du nord-ouest, le ressac était très-fort le long du rivage, où je ne découvris pas un seul ancrage. Au coucher du soleil le vent diminua. Pendant le jour nous avons été entourés de poissons volans et de diverses espèces d'oiseaux de mer.

« Le 19 nous eûmes de petits vents et une forte houle du sud-ouest, je rangeai la côte du nord à cinq milles de distance. Ce côté me parut peu habité. Je vis quatre monumens. Nous étant rapprochés davantage, des feux furent allumés

dans différens endroits, et brûlèrent jusqu'au coucher du soleil. Nous avons supposé que c'étaient des invitations de descendre à terre; mais nous ne trouvions pas de lieu favorable pour débarquer.

« Le 20 le temps fut si incertain, que je ne pus continuer ma reconnaissance de la côte nord; j'entrepris celle de l'ouest; le calme nuisit à l'opération. Le 21 le temps fut si orageux, que je ne pus arriver qu'à huit heures devant la baie de Cook. La forte houle du sud-ouest m'empêcha d'y mouiller. Toutefois comme je voulais laisser quelque renseignement qui annonçât à la *Nadiejeda*, dans le cas où elle y aborderait, que j'étais venu à cette île, je fis embarquer M. Povalichkin, mon second lieutenant, dans la iolle, avec des couteaux, des bouteilles vides, de petits morceaux de fer, et de la toile peinte. Il devait s'approcher du rivage autant qu'il le pourrait, et distribuer ces objets aux insulaires, qui probablement viendraient au-devant de lui à la nage, je lui recommandai en même temps d'examiner la baie, de sonder et de ne pas essayer de débarquer. Il revint à deux heures après midi, rapportant des bananes, des patates, des ignames et des cannes à sucre. Mes souhaits ainsi accomplis, je fis route à six heures pour les Marquésas, bien content d'avoir exploré les côtes d'une des îles les plus singulières du globe.

« Il me sembla que ses habitans ne sont pas aussi dénués de vivres que les ont dépeints quelques navigateurs. S'ils sont dépourvus d'animaux, ils ont en abondance des végétaux très-nourrissans. Les feux nombreux allumés régulièrement vers neuf heures, m'ont fait supposer que les repas s'y préparent en plein air, et que c'est l'heure à laquelle on les prend.

« Pendant que nous nous tenions en travers, devant la baie de Cook, nous vîmes beaucoup d'insulaires qui, en apercevant notre canot, se jetèrent à la nage pour le rencontrer, exprimant leur joie par de grands cris, et indiquant le lieu le plus sûr pour débarquer. Quand ils remarquèrent qu'il n'en avait pas le dessein, une trentaine s'élançèrent à travers un ressac très-fort, et joignirent le canot. M. Povalichkin leur répéta le mot *tio* (ami), en leur faisant signe de venir à lui l'un après l'autre. Il donna au premier une bouteille cachetée, contenant une lettre adressée au capitaine Krusenstern, et lui recommanda par signes de la remettre à un navire aussi grand que le nôtre, s'il arrivait. Ensuite il distribua parmi eux des couteaux, des copeks attachés à du fil d'archal, pour être suspendus au cou, des morceaux de toile peinte, et enfin plusieurs bouteilles de moutarde, munies d'étiquettes en bois sur lesquelles le nom de notre navire était écrit. Ils

reçurent les couteaux avec beaucoup d'empressement, je fus fâché d'en avoir envoyé si peu, car un vieillard de soixante ans qui vint après les autres insulaires, et fit présent à M. Povalichkin d'un sac tissu en herbe, et rempli de patates, en demanda un de la manière la plus pressante; il n'en restait plus un seul; on ne put lui donner que des pendans d'oreille en cuivre, et quelques autres bagatelles; il en fut si satisfait, qu'il se mit à donner à M. Povalichkin tout ce qu'il avait, même la natte de roseau qui lui servait de soutien en nageant.

« La conduite de cet homme fit juger qu'il avait déjà vu des Européens. Seul il avait les cheveux longs et la barbe touffue; tous les autres insulaires étaient tondu et rasés. On les invita d'aller au vaisseau, ils répondirent par signes qu'il était trop loin. Ce fait et la natte employée pour aider à nager prouvent que les canots ou les pirogues vues par La Pérouse n'existent plus depuis long-temps.

« M. Povalichkin remarqua qu'il y avait sur le rivage le plus voisin cinq cents personnes, y compris les enfans. Occupé avec les insulaires auxquels il avait affaire, il ne put observer si dans le nombre il y avait des femmes. Ceux qui nagèrent jusqu'au canot étaient tatoués à la figure et aux mains. M. Povalichkin n'observa pas

d'ailleurs les oreilles à lobes prodigieusement étendus dont parle Forster; ils ne les avaient pas plus longues que les nôtres. Le sac et la natte du vieillard étaient tissus avec beaucoup d'habileté; le premier, long de quinze pouces et large de dix et demi, était en herbe grossière; la natte, qui avait quatre pieds et demi de longueur sur quinze pouces et demi de largeur, était en cannes à sucre, entrelacée avec des joncs.

« Le nombre des insulaires qui s'assemblèrent sur le rivage, et celui des maisons que je remarquai le long de la côte me fit estimer la population de l'île à quinze cents habitans au moins.

La *Neva* quitta l'île de Pâques le 26 avril; la traversée jusqu'aux Marquésas fut très-heureuse. Le 7 mai au point du jour on eut connaissance de la Magdeléna ou Fatouhiva. On aperçut successivement les autres. Quand on s'approchait de la partie nord de Noukahiva, une pirogue où il y avait six insulaires se détacha de terre. « Arrivés à peu de distance du vaisseau, dit M. Lisiansky, l'un d'eux sonna d'une grande conque, un autre agita un morceau d'étoffe blanche. Supposant que c'étaient des marques d'amitié, je fis déployer un mouchoir blanc et arborer un pavillon de la même couleur. Les Indiens grimperent le long du bord à l'aide d'un bout de corde qu'on leur jeta, et se comportèrent aussi tranquille-



ment et aussi amicalement que s'ils eussent constamment vécu avec nous. Ils chantèrent, dansèrent et firent toutes sortes d'extravagances pour témoigner leur joie des présens que nous leur fimes, surtout des couteaux qu'ils appelaient *cohé*. Observant quatre autres pirogues qui se détachaient de la côte, je dis à nos hôtes de nous quitter; à l'instant ils sautèrent tous à la mer. Ceux qui vinrent après eux nous ayant accostés, les premiers se mirent à crier comme des forcés, et montrant nos présens, répétèrent le mot *couanna*. Dans une de ces pirogues que quinze rameurs conduisaient, se trouvait le chef; il tenait un long bâton auquel étaient attachés un régime de bananes, un morceau d'étoffe blanche et un éventail carré. Comme j'étais sous voile, je ne me souciais pas d'avoir à bord un trop grand nombre de ces sauvages; je leur signifiai donc que je n'en recevrais que quelques-uns. Le chef me comprit et, s'élançant dans la mer, il grimpa le long du vaisseau avec une vitesse surprenante. Parvenu sur le pont, il s'y assit et me fit présent de ses bananes et de son morceau d'étoffe blanche. J'allais lui coiffer la tête d'un bonnet rayé, il refusa cet honneur, et me demanda un couteau, il l'obtint avec une paire de pendeloques faite avec deux copeks. Un de mes officiers lui donna un petit miroir, je crus que notre hôte

en deviendrait fou de joie. Il n'était pas plus farouche que ceux qui l'avaient précédé. Tous se montrèrent très-honnêtes dans les échanges qu'ils firent avec nous; aucun ne quitta le vaisseau sans m'en demander la permission. Je leur montrai des poules et des cochons; ils nommaient les premières *moa* et les seconds *boaga*; faisant connaître par signes qu'il y en avait beaucoup à terre; leur surprise à la vue des chèvres et des moutons me fit penser que ces animaux leur étaient inconnus.

Le 10 la *Nèva* laissa tomber l'ancre dans la baie de Taïohaï où la *Nadiejeda* était déjà mouillée. M. Lisiansky y alla aussitôt pour saluer le capitaine. Il y trouva le roi auquel, dès le premier abord, il eut le bonheur de plaire, qui l'appela son *tou* et lui promit de lui rendre visite dès qu'il le pourrait. Il tint promptement parole, car M. Lisiansky en retournant à bord de son vaisseau, l'y trouva. Plusieurs insulaires nageaient à l'entour, en tenant à la main des fruits qu'ils désiraient vendre; il y avait aussi des femmes dans le nombre. Le capitaine leur signifia que l'on n'en recevrait aucune que lorsque le bâtiment serait prêt à prendre la mer; au coucher du soleil elles s'en retournèrent à la nage avec les autres.

On partit de Noukahiva le 17 mai; on aperçut

Ovaïhy le 8 juin. Les pirogues des insulaires accostèrent bientôt les deux vaisseaux. En montant sur le pont ils prenaient la main de tous les Européens qu'ils rencontraient, en répétant *haou-lo-lo*, ce qui était probablement une corruption de la phrase anglaise par laquelle on demande comment vous portez-vous. Le 10 M. de Krusenstern continua son voyage au nord; le lendemain la *Nèva* laissa tomber l'ancre dans la baie de Karakoa.

Bientôt arriva un Anglais nommé Johns, et George Kernick, Ovaïhien qui parlait très-bien anglais, il avait passé sept ans en Angleterre. M. Lisiansky apprit avec plaisir que malgré l'absence du roi, qui avec tous les chefs était allé à Vahou, à cause de la guerre avec Otovai, il pourrait se procurer toutes les provisions dont il avait besoin à un prix raisonnable. L'île, durant le voyage du roi était gouvernée par l'anglais Young.

« D'après les récits des navigateurs qui m'avaient précédé, dit M. Lisiansky, je m'étais figuré que le vaisseau aussitôt après avoir laissé tombé l'ancre aurait été entouré de naturels; heureusement un tabou les retint à terre, et nous pûmes sans aucun empêchement, nous bien amarrer. Un peu avant la nuit une troupe d'une centaine de jeunes femmes vint vers nous à la nage; elles donnèrent en s'approchant des mar-

ques non équivoques de joie, car elles étaient persuadées qu'elles allaient être admises. Je fus à regret obligé de mettre un terme à cette effusion de gaité; mais j'étais fermement résolu à ne pas me départir de la résolution que j'avais prise de ne permettre à bord rien de contraire à la décence. C'était peut-être la première fois que ces nymphes éprouvaient un affront semblable de la part d'un navire européen.

Le lendemain le tabou était levé; les pirogues entourèrent la *Nèva* de très-bonne heure, aucune n'apportait d'animaux vivans. M. Lisiansky en demanda la raison; il apprit que M. Young avait défendu de porter sans sa permission, des cochons aux navires qui arriveraient. Ignorant, ajoute-t-il, si ce personnage important viendrait bientôt dans la baie, j'envoyai Johns à terre pour dire au chef de la baie que si je ne pouvais me procurer des provisions fraîches, je partirais dans la nuit pour en aller chercher ailleurs. Ce message produisit l'effet désiré. Le chef arriva bientôt avec deux cochons de grosseur moyenne et toutes sortes de végétaux; je lui témoignai des égards et lui offris deux bouteilles de rhum, deux haches et une doloire. Enchanté de ces présens, il m'assura que tous les jours on me fournirait ce dont j'aurais besoin. Sur ces entrefaites le commerce allait rondement entre l'équipage et les

insulaires. Quoique ceux-ci prissent en échange de leurs marchandises, des couteaux et de petits miroirs, ils donnaient pourtant la préférence à nos toiles peintes et à nos toiles communes; ils ne faisaient aucun cas des cercles de fer. Le chef que j'invitai à diner, mangea de très-bon appétit; il fit de même honneur au vin de Porto et à l'eau-de-vie, et finit par s'enivrer.

« Malgré la prohibition de M. Young, nous avons acheté dans la journée des cochons, des chèvres, des poules, des cocos, des patates, du tarro et des cannes à sucre. Le lendemain il en fut de même.

« Ayant dit au chef que je voulais lui aller rendre une visite avec quelques-uns de mes officiers, il en eut l'air charmé et nous quitta sur-le-champ pour s'occuper de notre réception. Il commença par mettre le tabou sur tous les habitans des environs, ce qui nous débarrassa des importunités de la foule. J'observai dans un bocage de cocotiers plusieurs arbres qui portaient encore les marques des coups de canon dont ils avaient été frappés par les bâtimens anglais dans l'affaire malheureuse qui coûta la vie à Cook. Le premier objet digne de remarque que je rencontrai, fut un grand hangar dans lequel on conserve la goelette dont Vancouver avait fait présent à Tameamea.

« Le palais du roi ne différait que par sa gran-

deur des autres maisons de l'île, il consistait en six cabanes élevées près d'un assez grand étang d'eau stagnante. Je ne sais comment elles sont tenues quand le roi les habite; mais dans le moment actuel elles étaient extrêmement malpropres. Néanmoins elles sont tellement respectées par les naturels, que personne n'ose y entrer sans se découvrir le corps; le chef qui était vêtu à l'européenne, défit son chapeau, ses souliers et sa redingote, dont nous lui avons fait cadeau; cependant il n'avait auprès de lui aucun de ses compatriotes.

« Le temple royal que nous vîmes ensuite n'est qu'une petite cabane entourée d'une palissade; devant la façade sont placées des statues grossièrement sculptées. Nous ne pûmes entrer dans ce lieu saint où l'on nous dit que le roi prenait ses repas durant les jours de tabou. Tout auprès il y avait un autre enclos renfermant plusieurs idoles: le chef nous expliqua ce qui les concernait, mais il parlait si mal anglais, que nous comprîmes à peine un mot de ce qu'il disait. En approchant du grand temple, Hivou, le chef, refusa de nous y suivre, sous prétexte que n'étant pas du premier rang, il ne pouvait y pénétrer; cela nous contrariait, il fallut nous décider à nous passer de son secours. Ce temple est simplement un terrain entouré de palissades en bois et de pierres;

il a deux cent cinquante pieds de longueur sur cent cinquante de largeur. Du côté de la montagne, se trouve un groupe de quinze idoles enveloppées de toile, de la ceinture en bas, et devant elles s'élève une plate-forme en perches posées sur des pieux : c'est l'autel des sacrifices ; j'y aperçus un cochon rôti, des bananes et des cocos : cette enceinte renferme encore d'autres statues qui sont en très-mauvais état, et un second autel. Du côté de la mer il y a une petite cabane qui tombe de même en ruines. Le principal prêtre étant venu nous joindre, nous dit que les quinze statues revêtues de toile représentaient les dieux de la guerre ; les deux à la droite de l'autel des sacrifices, les dieux du printemps, et celles du côté opposé, les gardiens de l'automne, et que le second autel était consacré au dieu de la joie, devant lequel les insulaires dansent et chantent aux jours fixés par leur religion.

« Ces temples n'excitent chez aucun étranger un sentiment de vénération. Ils sont si négligés et si sales que sans les statues on les prendrait pour des étables à pourceaux. En sortant de ce lieu nous avons sauté par-dessus un petit mur en pierre, le prêtre passa par une ouverture étroite, en nous disant que chez un insulaire eût été un crime digne de mort, de suivre notre exemple. Les étrangers ne sauraient être trop attentifs à

se conformer aux lois de ce genre, quoique leur transgression ne tire pas à conséquence pour eux.

« En revenant du temple au point où nous avions débarqué, nous avons pris une autre route si pierreuse que nous étions à chaque instant sur le point de tomber. Je remarquai que les pourceaux et les chiens sont les compagnons constans de leurs maîtres qui partagent avec eux leurs habitations ; aussi sont-elles d'une saleté qui révolte également l'œil et l'odorat. Je fus surpris de ne pas rencontrer durant ma promenade, un plus grand nombre d'arbres à pain : les meilleurs terrains étaient couverts d'une plante dont on extrait, me dit-on, une excellente couleur rouge. Dès que nous nous fûmes rembarqués, les insulaires qui avaient été retenus chez eux en conséquence du tabou, accoururent en foule sur le rivage pour nous souhaiter une bonne nuit. Le lendemain les échanges à bord allaient assez vivement ; ils cessèrent tout-à-coup à l'arrivée du chef de la baie. Soupçonnant qu'il était la cause de ce changement soudain, je le fis sortir du vaisseau, ils reprirent aussitôt leur cours.

« Young vint à bord le 15 dans la matinée. Il témoigna beaucoup de chagrin de ne pas nous avoir rendu ses devoirs plutôt, disant qu'il n'avait été instruit de notre arrivée que la veille.